

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISANT LE 1er ET LE 3me JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 2 AOUT.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 19 Juillet 1860.

No. 14.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Essai sur Marie Stuart, par M. F. Benoit.—Le Maréchal de St. Arnaud et le R. P. de Rivignan.—Les examens à la Congrégation de Notre-Dame.—Histoire Naturelle.—Rose des Buissons.—Il est beau de s'oublier soi-même pour secourir les autres.—Un des avantages de la ponctualité.—Les Théâtres.—Admirable désintéressement d'un Artiste.

Chronique de la Quinzaine.

Le Livre par excellence.—Mgr. Mathieu et M. Dupin.—La situation en Europe et en Italie.—Avenir et contradictions des ennemis du Saint-Siège.

En ce moment, où l'on cherche partout les moyens de propager les bons livres, il nous semble que l'on pourrait utilement parler de ce qu'il y a de beau et d'intéressant dans le plus vénérable de tous, c'est-à-dire, la Bible.

Qu'il n'y ait pas de plus grande œuvre au monde, on en convient généralement; mais il faut aussi savoir faire reconnaître qu'il n'en est pas de plus touchante ni de plus saisissante. De quoi s'agit-il, surtout maintenant?

Il s'agit de combattre l'influence funeste des mauvais livres; les meilleurs esprits déplorent le temps précieux qu'ils font perdre, les mauvaises idées qu'ils engendrent, et l'espèce de dégradation qu'ils impriment à tout esprit qui s'en engage.

Le premier livre à proposer avant tout, pour combattre cette funeste tendance, c'est la Bible, qui, tout en étant le plus utile et le plus moral, a tant de droit aux sentiments du goût et à l'amour du beau dans sa plus saisissante expression.

Si parmi tous ces jeunes esprits qui sortent de nos collèges, de nos institutions, de nos pensionnats, il y en avait un plus grand nombre persuadé de cette idée, nous pourrions espérer que le goût pour la plus belle de toutes les lectures, prendrait la place de cette avidité effrénée pour tant de livres dangereux, inutiles, où l'on prétend surtout rechercher un attrait de style qui s'y rencontre à peine et qui est à un si haut degré dans l'œuvre admirable de la Bible. Ce sont les réflexions que nous faisons en lisant une appréciation des beautés des livres Sacrés par un Allemand,

connu surtout de la jeunesse et que nous nous plaisons à reproduire ici. On verra ce que l'on pense au-delà du Rhin de la Sainte Ecriture. Voilà comme il débute:

“De toutes les histoires, celles de la Sainte Bible sont encore les meilleures au point de vue du récit et de la morale.

“10. AU POINT DE VUE DU RÉCIT—J'ai lu à mes élèves des histoires de tous les genres, les plus convenables, les plus intéressantes, tirées des œuvres des écrivains populaires les plus variés et les plus connus, et toujours j'ai trouvé que pas une seule ne faisait impression ni n'excitait l'attention, comme celle de la Sainte Bible. Tous les yeux s'enflammaient, tout rentrait dans le silence, on eût entendu tomber une épingle. D'où vient donc la puissance de ces récits sur le cœur humain? Sans doute du pittoresque, du vivant, de l'image de la narration biblique.

“Là, tout vit, tout se meut. Là, nous avons le monde tel que nous le voyons. Les fenêtres de cet observatoire donnent toujours sur la vie réelle.

“La science du récit est toujours déterminée. Ici, dans les splendides jardins du paradis; là, sous un arbre touffu devant la tente; maintenant, vers une fontaine environnée de troupeaux; plus loin, dans une forêt, voire même dans un cachot. Partout le monde réel; on n'est pas dans les nuages, mais sur la terre ferme, sur le sol, et l'on a autour de soi collines et vallons, arbres et rochers, sources et montagnes.

“Le temps est fixé. Maintenant c'est le matin, et puis c'est le soir, tantôt c'est le milieu du jour. Bientôt arrive la moisson, ensuite la tonte, enfin la vendange.

“La nature visible toute entière y est intéressée. Dans ces histoires on voit encore luire le soleil; les étoiles scintillent, et l'on admire l'arc-en-ciel. Ici, un champ de blé, là, une vigne; là, un jardin planté d'oliviers.

“La nature de plus est animée, elle est peuplée de créatures vivantes. Ici, ce sont des bœufs et des va-

ches des brebis et des chèvres ; là, des corbeaux et des colombes, des hirondelles et des passereaux. Le sauvage corbeau s'en vient voltiger à l'entour ; la douce colombe revient au toit ; le coq chante ; le chevreau crie ; le petit chien remue sa queue.

“ Et pourtant en ce monde d'images, pas un trait qui soit de pur ornement. Là, rien qui n'obtienne sa raison d'être. Au milieu de cette profusion de détails, le récit biblique ne descend jamais aux petites choses. Nulle part vous ne lirez de très-longues descriptions d'un lever de soleil, d'un paysage, etc., qui puisse détourner l'attention de l'objet. Toutes les circonstances, toutes les particularités ne servent qu'à rendre l'ensemble plus attrayant, plus gracieux, et plus vivant. Partout l'on suit avec bonheur la voie d'or entre une brièveté sèche, ennuyeuse et maigre et une exubérance trop luxuriante.

“ Mais tout cela n'est encore rien vis-à-vis des personnages mis en scène. Vous n'avez point là de ces ombres qui ne parlent ni ne se montrent, ne se lèvent ni ne se remuent. Ce sont des hommes qui parlent et agissent comme nous. On oublie l'historien, il disparaît, et l'on ne voit et l'on n'entend plus que des personnes. Toutes ces personnes sont prises dans la vie réelle, ce sont des agriculteurs, des pâtres, des pêcheurs, des marchands ; ici, c'est un berger qui garde ses brebis ; là une jeune fille qui glane les épis mûrs. Et partout où apparaissent des rois, ce ne sont pas des rois de théâtre. Ils parlent et gesticulent comme les autres hommes. On sent à leur voix qu'ils sont de notre chair et de notre sang.

“ Nous y voyons les hommes dans leurs travaux de la campagne et du ménage. Abraham fend du bois et selle son âne ; Jacob fait cuire ses lentilles ; Esau revient à la maison fatigué de la chasse. Rachel pousse ses brebis à l'abreuvoir. David porte à ses frères au parc du fromage et du pain.

“ Les personnages y parlent toujours. Mais ils ne parlent pas la langue des livres, la langue des savants et des amateurs d'esthétique, ils parlent la langue du cœur et de la nature. “ Hé ! frères, dit Jacob aux bergers vers la fontaine, d'où êtes-vous ? connaissez-vous aussi Laban ? ” — “ Il se porte bien ; tenez, voilà sa fille qui arrive avec ses brebis, etc. ” Absolument comme nous entendons parler nos paysans.

“ Et puis, ils sentent comme nous et rendent leurs sentiments par les expressions de la nature la plus vraie. Ce ne sont point de longues déclamations. Le sentiment est rendu en deux ou trois mots ; c'est comme une lentille qui réunit les rayons dans toute leur force. Ruben s'écrie : “ L'enfant ne paraît plus, que deviendrai-je ? ” Jacob : “ Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils au fond de la terre. ” Joseph : “ Je suis Joseph, mon père vit-il encore ? ”

“ Les gestes en disent quelquefois plus que les paroles. Agar dépose Ismaël sous un arbre et s'éloigne d'une portée d'arc, parce qu'elle ne peut voir mourir

son enfant. Rebecca se hâte d'incliner son vase sur son bras pour donner à boire au serviteur d'Abraham ; en arrivant vers Isaac elle baisse son voile. Joseph se retourne et pleure.

“ Chaque personnage a son caractère bien tranché. Cette caractéristique est inimitable, pleine de naturel et de vérité, tout est pris comme en un miroir. En quelques mots, en quelques gestes, en quelques actes, l'homme est présent et il vit. Esau, par exemple, au moment même de sa vente du droit d'aînesse, jura, but, mangea, se leva et partit sans s'inquiéter davantage du droit perdu. Ceci ne vaut-il pas mieux que nos mille généralités sententieuses ; par exemple, il était comme cela, léger, inconsideré, etc., etc.

“ La caractéristique embrasse même souvent les formes extérieures. Esau, par exemple, de mœurs et de sentiments sauvages, est aussi d'un extérieur rude et repoussant. Il était velu. Caïn, l'envieux, porte sur sa figure la physionomie pâle et décharnée de l'envie. Joseph, cette belle âme, est aussi très-beau de figure. Le petit David, si innocent et si pur, est orné des grâces de l'innocence.

“ Et puis, les personnages les plus importants ont encore quelque chose de spécial qui les distingue et rappelle l'attention sur eux : Joseph a sa robe de plusieurs couleurs, Moïse sa corbeille de joncs, David sa harpe, Samuel sa petite tunique de lin, Tobie son petit chien.

“ Et ce qui donne encore le plus d'intérêt à l'histoire, c'est le merveilleux des faits, le saisissant des situations, le progrès dramatique de l'action : Ismaël altéré, Isaac sur le bûcher, Joseph dans la citerne, les Israélites à la mer Rouge. Comme tout ceci est beau, comme tout ceci tend l'attention, quelle issue prendra tout cela ?

20. AU POINT DE VUE DES MATIÈRES.—L'histoire biblique est d'un prix infini comme histoire morale. C'est un tableau de mœurs magnifique, sublime, vivant.

L'auteur examine ici avec le même développement l'intérêt que présente la Bible au point de vue moral et sait faire ressortir l'utilité qu'elle présente. Nous ne le suivons pas dans ce second point de vue, nous avons seulement voulu donner une idée de cette appréciation, qui attire l'attention sur l'une des sources d'intérêt de la Bible. Mais combien en est-il d'autres ; c'est un champ infini.

Avec la Bible les bons livres ne manquent pas sans doute ; ils demandent d'être connus, lus, étudiés pour être appréciés. Qu'il est à souhaiter que l'on mette un frein à la passion des lectures dangereuses et frivoles ; il n'en est pas de plus funeste, ni de plus dégradante. Tous les esprits sages et éclairés ont remarqué qu'elle imprime une telle dégradation à l'esprit qui en est possédé qu'il devient ensuite entièrement incapable des lectures utiles, salutaires et sérieuses. Il faut avouer que c'est une triste déchéance.

L'un des événements marquants, mentionnés dans les derniers journaux français, est la discussion sur les congrégations religieuses, où le malencontreux M. Dupin a été répondu si victorieusement, par S. E. le Cardinal Mathieu, par S. E. le Cardinal Morlot, et aussi par d'autres laïques distingués parmi lesquels M. Boulay de la Meurthe et M. le premier président Barthe.

M. Dupin parlant contre l'extension des Congrégations religieuses et l'accroissement de leur bien depuis quelques années, avait signalé ces deux faits comme désastreux et éminemment dangereux pour l'Etat, déclarant qu'en de telles circonstances on devait pousser le cri de détresse du Consul Spurius Posthumius: *Nunquam tantum malum in republicâ fuit nec ad plura pertinent.*

Mgr. Mathieu a eu un beau mouvement d'éloquence en lui répondant.

“ Savez-vous bien, Messieurs les sénateurs, a-t-il dit, à quels faits se rapportent ces paroles? ouvrez Tite-Live à son livre 39e, et vous verrez qu'elles ont trait à la société des Bacchanales.

“ Vers le milieu du sixième siècle de la fondation de Rome arriva en cette ville un mauvais Grec, homme de rien, mauvais surtout par ses mœurs et ses doctrines.

“ Cet homme s'étant mis en relation avec quelques personnes, leur débita ses maximes affreuses. C'étaient des débauches raffinées, la pratique des faux témoignages, des pièces fabriquées, des mystères, des violences et des ruses. Bien plus, c'étaient des crimes contre nature auxquels on forçait les jeunes gens; c'étaient des assassinats et des meurtres dont on faisait disparaître les victimes. Cette association infâme fit bientôt de tels progrès qu'à Rome seule elle comptait plus de sept mille affiliés; elle s'était aussi répandue dans les provinces. A des jours donnés on se réunissait et on se livrait à des excès inouïs. Enfin toutes ces horreurs furent découvertes, des complices révélèrent tout, on assembla le peuple pour le prévenir, et c'est alors que le consul Spurius Posthumius tint ce langage :

“ *Nunquam tantum malum fuit in Republicâ nec ad plura pertinent.*

“ *Jamais, jamais on n'a vu un plus grand mal dans l'Etat et s'étendant à plus de crimes, ni à plus de coupables.*

“ Or, je vous le demande, Messieurs les Sénateurs, quelle ressemblance y a-t-il entre cette société des Bacchanales, le mal qui s'y faisait et nos communautés religieuses ?

“ Les sœurs hospitalières, que font-elles au chevet des mourants, si ce n'est consacrer leur temps et leurs soins aux malades? Est-ce là le *tantum malum* ?

“ Les communautés enseignantes qui se prodiguent à la jeunesse, qui donnent des leçons si pieuses, si pures, si vertueuses, est-ce donc là le mal, le grand mal de la société ! *Tantum malum.*

“ Et même les communautés cloîtrées, les âmes pures et saintes qui élèvent vers Dieu leurs mains innocentes pour détourner ses fléaux, désarmer ses colères, est-ce aussi *tantum malum*.

“ Assez, assez, Messieurs, brisons sur ce rapprochement, il est trop pénible à vos cœurs. (Approbation.)”

Après un tel début, on conçoit avec quel intérêt et quelle sympathie le Cardinal continua son discours qui fut salué à sa péroraison par les marques les plus nombreuses d'approbation.

Les nouvelles d'Italie sont toujours inquiétantes, les révolutionnaires ne cachent plus leurs projets d'un bombardement général, mais comme les derniers rapports sont vagues et contradictoires, nous attendons encore pour en faire mention ici; ce que nous pouvons signaler, c'est l'incohérence des assertions du *Siècle*: tantôt il montre l'administration Romaine comme incapable d'établir l'ordre dans les Etats qu'elle régit et tantôt il lui refuse le droit de prendre aucune mesure pour assurer la paix et la tranquillité.

Dans d'autres circonstances, il blâme la sévérité de la Cour de Rome contre les usuriers et les prêts à intérêts excessifs, et ensuite sans s'apercevoir du défaut de sa logique, il lui fait un crime de recourir à un emprunt légitime.

Un jour il a établi l'impossibilité où le Souverain était de se défendre contre le nombre et la fureur de tant d'ennemis acharnés, et ensuite quand il le voit faire appel à un brave général et à de généreux volontaires, il s'écrie avec une vertueuse indignation: *Vous ne devez pas avoir d'armée, le glaive répugne à vos mains, qui ne doivent que bénir; vous devez vous contenter de prier.*

Il semblerait dès lors que le Souverain Pontife a au moins le droit de faire appel à la prière, mais le *Siècle*, qui lui donnait ce conseil, change aussitôt de langage et s'écrie: *Vous ne devez pas, dans une matière politique, user d'armes spirituelles, vous confondez ce qui ne doit pas être confondu: le soin de votre trône de Souverain et les intérêts de la Religion; le Roi et le Prêtre.*

C'est ainsi que les ennemis de la Religion discutent les intérêts les plus sacrés, n'est-ce pas le cas de dire qu'il n'y a dans toutes ces attaques, ces manœuvres, ces agressions qu'un tissu ignoble de contradictions.

Nous avons eu de belles et douces fêtes à l'occasion de la distribution des prix—ici, au centre de la ville, dans une magnifique enceinte toute fraîche encore des travaux de l'artiste, là-bas sur le haut d'une belle montagne, puis au bord d'un beau fleuve et en présence d'un horizon immense. Nous avons vu mettre à exécution toutes les ressources offertes par la musique, la poésie, la littérature dans les formes les plus variées.

Ces essais nous enchantent et nous charment parce qu'ils nous semblent la réalisation la plus heureuse de tout ce que le bien, le beau, le vrai peuvent atten-

dre des arts ; hélas ! on en abuse assez dans le monde, pour que l'on aime à en voir là de si pures, de si chastes et de si saintes applications.

Nous dirons : honneur, avant tout, aux mûses saintes, recueillies et habiles qui ont composé toutes ces différentes pièces où l'on distingue un esprit éminent, réfléchi et si délicat ; honneur ensuite aux interprètes habiles de ces belles compositions, honneur à ces mémoires si heureuses, si fermes, et à cette décision si noble, si pure et si gracieuse que nous avons remarquées avec bonheur, au Convent de la Congrégation à Montréal, Maria-Villa, et enfin au Sacré-Cœur.

Essai sur Marie Stuart, Reine d'Ecosse,

PAR M. FRANÇOIS BENOIT, MEMBRE DU "CERCLE LITTÉRAIRE," LU LE 15 MAI 1860.

Mesdames et Messieurs,

Le seizième siècle qui se recommande à la postérité par de nobles entreprises, se signale aussi par d'exécrables forfaits. D'une part, ce sont les efforts de la Papauté pour faire fleurir en Europe la littérature, les sciences et les arts ; de l'autre, ce sont les scènes sanglantes de la *Réforme*. A côté des nouvelles découvertes des Espagnols et des Portugais, des triomphes de la Religion dans l'Amérique et dans les Indes. Il faut signaler les défaillances religieuses de l'Allemagne, des Etats du nord de l'Europe, et de l'Angleterre.

Près des noms glorieux de Léon X, de François Ier, de Ximénès, d'Albuquerque viennent honteusement se grouper ceux de Luther, de Calvin et d'Henri VIII. Vers le milieu de ce siècle de confusion, dans les idées comme dans les empires, deux femmes célèbres nous apparaissent. L'une, née d'un mariage illégitime, possède les vertus et les vices qui font le bonheur ou le malheur des temps. A l'audace elle joint la cruauté ; à l'activité, une ambition sans bornes ; à l'habileté, une dissimulation impénétrable. Prodiges dans ses largesses comme immense dans ses projets, Elisabeth est capable de tout entreprendre, de tout sacrifier pour arriver à son but.

L'autre, enfant béni du sang des Rois de France et d'Angleterre, réunit aux qualités du corps tout ce que l'art et l'étude peuvent ajouter à l'esprit naturel. Noble sans orgueil, son âme est ornée de tous les dons qu'accompagne la vertu. Ferme, courageuse, sans autre ambition que le bien de son peuple et la gloire de Dieu ; aussi droite dans ses vues que sa rivale était perfide ; d'une franchise qui lui valut bien des larmes et lui causa bien des malheurs ; telle se présente Marie Stuart, Reine de France et d'Angleterre, héritière légitime des Tudors.

Ces deux Reines se donnent le nom de sœurs, et, pourtant, elles ne sont guère faites pour s'aimer. Outre l'opposition des caractères, d'autres causes de division existent encore. La différence de Religion, les projets ambitieux d'Elisabeth contre l'Ecosse, et par-dessus tout, la crainte qu'elle éprouve de se voir

ravir un trône qui ne lui appartient pas, la poussent au plus noir des forfaits, et la portent à jurer dans son cœur la perte de sa rivale.

Pour arriver à ses fins, elle s'entoure d'hommes sans honneur et sans mœurs ; elle sacrifie sa foi, sème la corruption, fomenté la révolte parmi la noblesse écossaise contre la maison des Stuart ; attise la révolution, renverse la Reine d'Ecosse de son trône, l'attire par de perfides promesses jusque dans ses Etats : et, quand elle s'est réfugiée dans son sein, elle l'étouffe sans pitié.

Mais autant Elisabeth, dans l'histoire de cette lutte, se montre basse, hypocrite et lâche, autant Marie Stuart paraît noble, franche et courageuse. C'est l'admiration que nous avons conçue pour ce grand caractère qui nous porte, ce soir, à raconter, dans un court abrégé, la vie de cette Reine, aussi grande par ses vertus qu'illustre par ses malheurs.

Il y a dans ce récit de quoi vivement intéresser des âmes aussi sensibles que les vôtres, qui ne savent jamais refuser leurs sympathies au malheur, et plus particulièrement au malheur d'une grande souveraine. Une plume plus exercée que la nôtre en eût sans doute mieux fait ressortir les beautés et l'héroïsme ; mais nul, Mesdames et Messieurs, n'y eût apporté plus de bonne volonté et un plus grand désir de vous être agréable.

Jacques V, après avoir longtemps lutté contre les projets d'Henri VIII, qui voulait protestantiser l'Ecosse, trahi deux fois sur le champ de bataille par sa noblesse, qui avait honteusement pris la fuite sans livrer combat, succombait à l'âge de 31 ans, le 14 décembre 1542, laissant pour l'héritière de sa couronne une enfant de six jours. Cette enfant était Marie Stuart.

Quelques instants avant de mourir, on lui apprit la naissance de cette nouvelle reine. Il répondit tristement en parlant de la couronne d'Ecosse : " Par fille elle est venue, par fille elle s'en ira." En effet, une fille de Robert Bruce l'avait fait entrer dans la maison des Stuart : elle en devait sortir par Marie. Quand une si triste prophétie salue le berceau d'une Reine, peut-on s'étonner que toute sa vie soit un tissu de malheurs ?

L'état déplorable dans lequel se trouvait l'Ecosse à cette époque, n'en faisait que trop pressentir le triste accomplissement. Par sa position même, cette contrée semblait condamnée à soutenir une guerre continuelle avec sa puissante voisine, jusqu'au jour où elle deviendrait une des parties de l'Empire Britannique. Depuis longtemps, l'ambition des monarques anglais épiait le moment favorable de se jeter sur cette proie et de se l'approprier, comme ils ont fait de l'Irlande. Du reste, la division qui existait entre la noblesse qui soutenait l'hérésie et le clergé catholique sur lequel s'appuyait la royauté écossaise pour conserver la vraie foi, ne favorisait que trop les projets de conquête de

l'Angleterre, pour que, tôt ou tard, elle n'atteignît pas sa fin.

La minorité de la jeune Reine vint accroître les embarras et les périls. Henri VIII demandait la main de Marie pour le prince de Galles. Cette alliance satisfaisait l'ambition de ce roi apostat ; mais il y mit une condition odieuse, en demandant la garde de Marie jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. L'orgueil écossais repoussa cette condition. Ce refus fit éclater la guerre. L'Écosse appela la France à son secours ; Henri II envoya une flotte ; et Marie, pour éviter de tomber entre les mains des Anglais, passa en France, où le roi l'accueillit comme sa fille. Sa mère resta pour soutenir le poids de la régence. Son gouvernement fut glorieux. Elle obtint une paix honorable pour l'Écosse, mais ne put arrêter les progrès toujours croissants de la Réforme qui, plus tard, quand la veuve de François II reviendra pour régner sur l'Écosse, aura assez de puissance pour la renverser de son trône et la bannir de ses propres États.

Tels sont les glorieux exploits de l'hérésie ; après avoir brisé les autels, elle réduit les trônes en poussière.

L'époque où Marie Stuart connut la France est une des plus brillantes de l'histoire de cette noble monarchie. Alors, les lettres et les arts fleurissaient sous l'inspiration et la faveur bienfaisante des Valois. L'héritière de la couronne d'Écosse, élevée à la cour d'Henri II grandit dans le commerce des plus beaux esprits. Sa belle et riche nature s'y développa comme un rejeton précieux planté dans une terre fertile. " A dix ans, nous dit madame Tarwald, elle surprenait par sa maturité ; elle écrivait à sa mère, sur les affaires d'Écosse, des lettres étonnantes de sagacité ; à treize ans, elle déclamaient devant toute la Cour, en la salle du Louvre, un discours latin qu'elle avait composé elle-même."

Une lettre que le Cardinal de Lorraine écrivait à la Reine Douairière d'Écosse, sa sœur, nous donne la plus juste idée des grands talents dont le Ciel avait orné Marie : " Votre fille est tellement crüe et croît tous les jours en grandeur, bonté, sagesse et vertu, que c'est la plus parfaite et accomplie en toutes choses honnêtes et vertueuses qu'il est possible, et ne se voit aujourd'hui rien de tel en ce Royaume, soit en fille noble ou autre, de quelque condition et qualité qu'elle puisse être ; et je suis contraint de vous dire, Madame, que le Roi y prend tel goût qu'il passe bien son temps à deviser avec elle l'espace d'une heure, et elle le sait aussi bien entretenir de sages et bons propos, comme ferait une femme de vingt-cinq ans."

Son caractère doux, aimable, enjoué ; ses qualités si rares lui gagnèrent tous les cœurs. Tout ploya sous ses charmes, et selon l'expression du même Cardinal, elle gouverna le Roi et la Reine,

Marie Stuart venait d'atteindre sa quinzième année. Henri II, fidèle à la promesse qu'il lui avait

faite, lui donna la main du Dauphin, le 24 avril 1558. La France célébra par de grandes réjouissances cette brillante alliance. Bientôt Henri II périt malheureusement dans un tournoi. La nouvelle Reine de France, tout à la fois Reine d'Écosse et Prétendante à la couronne d'Angleterre, dut se croire à l'apogée de la gloire, et se promettre un avenir tel que jamais princesse n'eût osé en souhaiter.

Mais qui ignore que le plus haut point de la gloire humaine est aussi souvent le commencement du déclin. Quand le soleil a atteint son midi, il commence dès lors à s'acheminer vers son couchant.

Deux actes imprudents arrachés à cette jeune femme, docile, confiante, et livrée sans conseils aux volontés d'autrui, furent les premières causes de ses malheurs. Par le premier, elle céda la jouissance de l'Écosse au Roi de France, pour le service qu'elle en avait toujours reçu. Par le second elle lui transmettait ses droits à la couronne d'Angleterre. Dans la crainte que Marie vint à mourir, et qu'Elisabeth montât sur le trône d'Angleterre, malgré l'illégitimité de sa naissance et au préjudice de son épouse, François II l'obligea de prendre les armes d'Angleterre. La fille d'Henri VIII sentit vivement cet affront, et elle ne le pardonna jamais à sa cousine. Bientôt le roi de France vint à mourir, après un règne de peu d'années. Marie de Lorraine, sa mère, régente d'Écosse, mourut aussi, et la veuve de François II fut appelée par sa nation à venir ceindre la couronne de ses ancêtres, que lui disputeront les nouveaux réformés commandés par le fongueux Jean Knox, moine apostat, soudoyé par Elisabeth et les nobles, encouragé par Jacques Murray, indigne frère de la Reine d'Écosse.

Marie Stuart, encore toute désolée de la mort de son royal époux, s'appêta donc à quitter la France. Elle demanda un sauf-conduit à Elisabeth, qui le lui refusa. Malgré cette mauvaise volonté, le départ fut résolu.

Le cœur serré, les yeux noyés de larmes, Marie embrassa, pour la dernière fois, la famille royale, et dit un éternel adieu au peuple français, qui l'escorta jusqu'au vaisseau. Debout sur la poupe, les mains jointes, les regards fixés sur cette terre chérie, un cri s'échappa de sa poitrine. Ce cri, un poète célèbre le répétait encore hier :

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu, te quitter, c'est mourir !

Hélas ! c'était une tendre tourterelle qui se jetait dans la gueule d'un tigre altéré de sang ! C'était un autre Isaac qui s'acheminait vers la montagne !

Elisabeth saisit avec joie cette occasion que lui offrait si inopinément le cours des événements. Elle résolut de la faire prisonnière pendant son trajet ; mais Marie d'ajoua les tentatives des croisières anglaises, et, à la faveur d'une brume épaisse, atteignit le sol natal. La fortune paraît ne lui avoir été favorable

jusqu'à ce jour que pour l'accabler ensuite par des revers plus affreux :

Elizabeth dissimula le dépit d'avoir manqué sa proie, pour éteindre toute méfiance et pour arriver plus sûrement à ses fins. Sa politique était de fomenter les dissensions religieuses et d'attaquer le catholicisme dans toute l'Europe ; en France, dans les Pays-Bas, elle secourait de son argent les réformés ; dans ses propres Etats, elle multipliait les édits et les exécutions sanguinaires, au point que les protestants eux-mêmes élevèrent la voix, et qu'il fallut ordonner au bourreau de suspendre son glaive. En Ecosse, Elizabeth, sous le voile d'une correspondance amicale, cachait les sourdes menées, par lesquelles elle fomentait l'exaltation religieuse et préparait le soulèvement de tout le royaume contre sa Souveraine. Marie, sentant chanceler son trône et voyant son autorité s'affaiblir chaque jour, croit trouver un appui dans un nouveau mariage ; mais Darnelay, loin de la défendre, prend parti contre elle avec les révoltés, et devient l'assassin de Riccio, massacré aux pieds de la Reine, dont il était le confident intime. Une conspiration la délivra de ce monstre. Bothwel, son meurtrier, intimide à son tour Marie et devient son troisième époux. La noblesse, irritée, soulève tout le peuple, et la révolte devient générale. En vain l'infortunée Reine veut résister ; abandonnée de ses propres soldats elle tombe au pouvoir des insurgés qui l'enferment au château Dunbar, pendant que Bothwel allait mourir honteusement dans les prisons de la Norvège après avoir exercé le métier de pirate.

Elizabeth était donc au comble de ses vœux ; aussi, quand Marie, échappée de sa prison, vient lui demander asile et protection, elle refuse même de l'admettre en sa présence, en disant avec une cruelle ironie qu'une Reine accusée de meurtre et d'adultère ne pouvait comparaître devant une Reine vierge. Or, l'histoire nous apprend ce qu'était cette Reine vierge.

Elle (sa même, contre tous les droits des nations, faire juger, par un tribunal incompetent, une Reine dont elle dépendait ; et, au mépris de toutes les lois de la justice, on ne lui permit pas de se défendre. Enfin Elizabeth, ayant poussé l'audace jusqu'à faire solliciter son abdication, Marie répondit : " Plutôt mourir que de laisser tomber volontairement de mes mains le sceptre que je tiens de mes ancêtres ; il ne me quittera qu'avec la vie, et mes dernières paroles seront celles d'une Reine d'Ecosse."

Elle ne voulut pas sacrifier son honneur, elle perdit sa liberté. Pie V consola cette auguste prisonnière ; de nobles dévouements se sacrifièrent pour elle ; sa captivité n'en devint que plus dure. Cependant, l'Ecosse était en proie à toutes les horreurs de la guerre civile. Le tribunal de *haute Cour de commission*, la plus sanguinaire de toutes les inquisitions, était établi en Angleterre contre les catholiques. Leur sang coulait à grands flots.

C'est au milieu de tant d'excès que s'instruisit le procès de Marie Stuart. A son insçu un jeune seigneur, nommé Babington, avait formé le projet de la sauver, en poignardant Elizabeth. Le complot fut découvert. La Reine d'Ecosse fut accusée, sans preuve, d'y avoir pris part, jugée et condamnée. Elizabeth se fit prier de sanctionner l'arrêt, puis signa en protestant de ses regrets et feignant d'être poussée à faire le sacrifice de sa chère cousine par les vœux du peuple.

La condamnation de la royale captive fut proclamée dans Londres, au milieu des transports d'allégresse. Pendant vingt-quatre heures, les cloches sonnèrent, et la ville entière s'illumina de feux de joie.

Le comte Buekhurst descendit à la prison de la Reine, lui fit connaître la sentence de ses juges, puis il ajouta : " La Reine d'Ecosse ne doit pas attendre de grâce, parce que sa vie est incompatible avec l'établissement du culte réformé en Angleterre." Marie répondit : Ma sentence est injuste. Mon seul crime est ma Religion ; pour elle je serai fière de répandre mon sang.—Vous ne passerez jamais pour sainte et pour martyre, lui répondit grossièrement un des justiciers d'Elizabeth ; vous êtes condamnée à mort pour avoir comploté le meurtre de notre Souveraine.—Non, non, reprit la Reine, indignée d'une telle accusation ; je n'ai jamais conspiré le meurtre, ni songé à commettre aucune injure contre la personne de ma sœur d'Angleterre. Je proteste de mon innocence devant Dieu. Puis elle refusa les secours d'un évêque anglican et demanda son aumônier, qu'elle savait dans la même maison, quoique jusqu'alors il eût été exclu de sa présence.

Le même jour elle écrivait au Pape pour l'informer qu'elle venait de recevoir l'ordre de se préparer à la mort. " Mon intention, disait-elle, si l'on me permet de voir mon aumônier, ou un prêtre catholique, est de me conformer aux usages de l'Eglise Romaine. Je m'attends toutefois que ce bonheur me sera refusé."

En effet, on rejeta indignement cette juste demande, et la faveur qu'on accorde au dernier des scélérats, fut refusé à une Reine innocente.

Marie continue : " Maintenant, très-St. Père, je me prosterne à vos pieds, je m'avoue pécheresse, et j'implore la miséricorde de Dieu pour mon âme. Entre elle et la justice divine j'interpose le sang de Jésus-Christ, crucifié pour moi et pour tous les pécheurs. Je demande pardon de toutes mes fautes et surtout d'avoir mal reconnu et employé les grâces infinies que j'ai reçues de Dieu ; elles me rendraient indigne d'indulgence si sa promesse faite à tous ceux qui sont chargés de péchés et d'afflictions spirituelles d'être par lui assistés, et sa miséricorde ne m'enhardissaient et ne m'invitaient à aller vers lui, portant ma charge, afin d'être par lui soulagée, à l'exemple de l'enfant prodigue. Et de plus, au pied de sa croix, j'offre volontairement mon sang pour le maintien et

le zèle fidèle que je porte à son Eglise, sans la restauration de laquelle je ne désire jamais vivre en ce monde."

Une telle profession de foi nous transporte aux premiers temps de l'Eglise. On croit entendre le martyr criant aux pieds des Césars: Je suis chrétien, mes biens, mon sang, ma vie sont pour la défense de la religion du Crucifié.

Elle termine, en recommandant au Pape la conversion de son fils Jacques d'Ecosse, le suppliant de lui servir de père et d'obtenir qu'il pût entrer dans la famille du roi d'Espagne, en épousant sa fille. "Voilà, dit-elle en exprimant ce dernier souhait que lui dictait son amour maternel, voilà le regret de mon cœur et la fin de mes désirs mondains."

Au duc de Guise, son parent, elle envoya une bague de rubis et cette lettre dans laquelle paraissent, dans toute leur sublimité, la foi sincère, la fermeté et la résignation de cette âme épurée par vingt années de souffrances: "Adieu, mon bon cousin, celui que j'ai le plus cher au monde, je vous dis adieu, étant prête d'être mise à mort par un injuste jugement. Bien que jamais bourreau n'ait mis la main en notre sang, n'en ayez honte, mon ami, car le jugement des hérétiques et des ennemis de l'Eglise, et qui n'ont nulle juridiction sur moi, Reine libre, est profitable devant Dieu aux enfants de son Eglise; si je leur adhérais, je n'aurais ce coup. Tous ceux de notre maison ont été persécutés par cette secte; témoin, votre père, avec lequel j'espère être reçue à merci du juste juge. Et Dieu soit loué de tout et vous donne la grâce de persévérer au service de son Eglise tant que vous vivrez; et jamais ne puisse cet honneur sortir de notre race, que, tant hommes que femmes, soyons prompts de répandre notre sang, pour maintenir la querelle de la foi, tous autres respects mondains mis à part; et, quant à moi, je m'estime née, du côté paternel et maternel, pour offrir mon sang en icelle, et n'ai intention de dégénérer."

Le lendemain, Amyas Pawlet, qui avait conduit toute la procédure, l'informa, qu'étant morte selon la loi, elle n'avait plus de droit aux *insignes de la royauté*. Il fit aussitôt abattre, par ses domestiques, le *dais de parade*, surmonté des *armes royales d'Ecosse*; il s'assit et porta l'insulte jusqu'à se couvrir en présence de la Reine; enfin, sous prétexte qu'une femme dans sa situation n'avait pas besoin de récréation, il donna l'ordre d'emporter son billard.

Exemple étrange de cruauté, indigne d'une grande Reine, d'une grande nation, et qui cependant trouva encore chez ce même peuple un imitateur: Car, 300 ans après, Sir Hudson Lowe n'avait pas plus d'égard pour une autre illustre infortunée, et traitait le grand Napoléon, au rocher de Ste. Hélène, avec la même dureté qu'Elizabeth avait traité Marie Stuart à Fotheringay.

L'infortunée Marie parut extrêmement sensible à ces insultes et prenant la *Croix*, au lieu de *ses armes*,

elle dit avec une noble fierté. "Je tiens de Dieu seul la dignité de Reine, je ne la rendrai qu'à Dieu avec mon âme."

Pour témoigner à Sir Amyas sa reconnaissance pour de si *nobles et glorieux services*, Elizabeth lui écrivait: "Amyas, mon très fidèle serviteur, que Dieu te récompense trois fois au double pour ton désagréable emploi, si bien rempli. Si vous saviez, mon Amyas, avec quelle tendresse et quel pieux respect mon cœur reconnaissant accepte vos fatigues redoublées et vos fidèles actions, vos ordres sages et votre conduite sûre dans la garde d'une femme si dangereuse et si rusée, cela adoucirait vos peines et réjouirait votre cœur. Que tout me manque dans mes plus grands besoins, si je ne reconnais un tel mérite par une récompense, *non omnibus datum*."

Lorsque le bruit du procès et de la condamnation de Marie Stuart se fut répandu en Europe, les *Cours* d'Ecosse et de France envoyèrent des ambassadeurs à Londres pour empêcher l'exécution. Mais la Reine d'Angleterre qui savait Henri III arrêté dans son royaume par la guerre civile, fit répondre aux ambassadeurs français, de Chateaufort et Bellievre de Pomponne: "Que la perte d'une Reine était le salut de l'autre." A la lettre de Jacques d'Ecosse, elle répondit avec dédain, avouant sans crainte à ses confidents: Que sa mère fût-elle mis à mort, le Roi d'Ecosse ne romprait jamais avec la Reine d'Angleterre, à moins que celle-ci ne voulût le frustrer de son droit à la succession du royaume Britannique.

Après la publication de la sentence, Elizabeth fut deux mois indécise, irrésolue, avant d'en ordonner l'exécution. Ce n'était ni la pitié, ni l'amour de la justice qui suspendaient ainsi son bras levé sur la tête de sa bonne sœur, mais le soin de sa réputation.

Elle aurait voulu que Marie disparût sans bruit et sans éclat. Elle ne craignait pas de faire appel au poignard assassin de ses plus fidèles serviteurs. Dans ses désirs sanguinaires, des soupirs étouffés s'échappaient de sa poitrine. Elle se lamentait, se plaignait: "Eh quoi! s'écriait-elle dans la rage du désespoir, parmi tant de milliers d'hommes qui protestent de leur attachement à leur souveraine, il n'en existe pas un qui m'épargnera la nécessité de tremper mes mains dans le sang d'une Reine."

De semblables paroles prononcées par Henri II avaient, quatre siècles avant, causé le martyre de St. Thomas de Cantorbéry.

"Certainement, disait-elle encore, Pawlet et Drury pourraient me délivrer de ce fardeau; et elle faisait sonder les dispositions des gardiens de Marie. Mais Pawlet répondit: "Mes biens, mes emplois, ma vie même sont au service de la Reine. Je suis prêt, si elle le souhaite, à les perdre demain; mais verser le sang sans y être autorisé par la loi, serait un crime dont je ne souillerais jamais ma conscience, et une tache ineffaçable que je n'imprimerai pas à ma postérité."

Nobles paroles qui consolent et soulagent le cœur

au milieu de tant d'injustice et d'iniquité ; elles valurent à Pawlet la disgrâce d'Elizabeth qui l'appela *un sot et un scrupuleux*.

C'était la plus belle récompense et le plus grand honneur qu'il pût recevoir pour la grandeur de son courage et la fidélité à la voix de sa conscience.

Cependant, le jour fatal approchait. Le 7 février 1587, trois officiers de la justice arrivèrent à Fotheringay ; leur aspect jeta le trouble parmi les serviteurs de la Reine. A deux heures, ils demandèrent à avoir une entrevue avec elle. Marie était au lit, accablée par ses infirmités ; elle se lève, s'habille, fait ranger ses officiers à droite, ses femmes à gauche, et, au milieu du calme le plus profond, fait introduire les trois commissaires. Un salut respectueux est échangé. Prenant la parole le premier, le comte de Shrewsbury lui annonce que le vœu du peuple va être rempli. Puis Beal fit, à haute voix, la lecture de l'ordre de sa mort. Marie Stuart, calme comme aux plus beaux jours de sa puissance, écoute sans trouble cet arrêt. Elle fait le signe de la croix et s'écrie : " Dieu du ciel et de la terre, voici donc arrivé ce jour que mes vœux appelaient si ardemment ; ce jour qui doit mettre un terme à mes souffrances et briser les chaînes de ma captivité ; vous connaissez le fond de mon cœur et pouvez juger de mon innocence. Soyez béni de m'avoir choisie, comme vos martyrs, pour sceller de mon sang la religion dans laquelle vous m'avez fait naître, et à laquelle j'ai toujours été attachée."

Pour la dernière fois, elle proteste de son innocence, par ces paroles prononcées sur le livre des Evangiles : " Quant à la mort de votre Souverain, je prends Dieu à témoin que jamais je n'en ai formé le dessein, que je ne l'ai jamais demandée et que je n'y ai jamais consenti."

—Ce livre, dit le comte de Kent avec fureur, est une bible papiste, et votre serment est nul.

—C'est une Bible catholique, reprit la Reine, celle à laquelle je crois. Pensez-vous que mon serment aurait plus d'autorité si je le prêtais sur la vôtre à laquelle je ne crois pas ?

De Kent finit ce dialogue en exhortant la Reine à penser au salut de son âme ; la pressa d'abandonner l'idolâtrie et les superstitions de ses pères et d'accepter l'assistance du doyen de Peterborough, désigné par Elizabeth. Marie Stuart refusa cette offre avec indignation et demanda son aumônier ; on le lui refusa ; elle s'informa de son fils, des Puissances catholiques, du jour de sa mort. Demain, à huit heures, lui répondirent les commissaires.

(A continuer.)

Le maréchal de Saint-Arnaud et le R. P. de Ravignan.

Le P. de Ravignan revenait de Rome chargé d'un riche présent pour un guerrier qui, l'année suivante, devait aller mourir sur le sol ennemi, le lendemain d'une victoire. C'était un précieux camée envoyé par

le Souverain Pontife au maréchal de Saint-Arnaud. Depuis plusieurs mois déjà, des rapports intimes s'étaient établis entre le jésuite et le futur général de l'armée d'Orient.

Nature chevaleresque, longtemps aventureuse et emportée, le maréchal avait couru, à travers mille hazards, après des rêves ambitieux de fortune ; et quand il eut une fois atteint son idéal de gloire, son cœur ne fut pas rempli, et il s'aperçut que toutes les grandeurs d'ici-bas n'étaient qu'une chimère. A ce désenchantement se joignit bientôt l'avertissement de la mort. Ministre de la guerre, accablé d'affaires et de soucis, dévoré intérieurement par une maladie pleine de douleurs et d'angoisses, il se tourna un jour vers celui qui promet une vie meilleure et qui a dit ; *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.*

Le maréchal était l'homme du monde le moins capable ou de montrer du christianisme par hypocrisie, ou de cacher sa foi par respect humain. Il croyait tout haut. Quand le P. de Ravignan allait dans le cabinet du ministre et quand celui-ci venait dans la cellule du religieux, c'était le ciel ouvert, et, je puis le dire, le noble guerrier se confessait devant toute l'armée et devant toute la cour.

On le sait d'ailleurs, toutes les natures sont faites pour la religion et ne sont achevées que par elle. Avec ce divin correctif l'homme devient complet ; il est toujours lui-même sans doute, mais il est meilleur. Le religieux aima dans cette âme enfin subjuguée une probité rare, une franchise un peu brusque, une indomptable énergie.

Une correspondance fréquente commencée au ministère de la guerre, à Paris, et terminée au quartier général sous les murs de Sébastopol, a laissé transpirer quelque chose des communications intimes entre le confesseur et le pénitent. Je puis citer leurs lettres ; je le dis donc à la gloire de Dieu, et afin qu'on sache, une fois de plus, que la sympathie est facile entre le prêtre et le soldat.

Je trouve d'abord une série de billets datés des grandes époques chrétiennes de l'année. Le maréchal, homme d'initiative sur tous les terrains, prenait toujours les devants, même sur le P. de Ravignan, et demandait jour et heure, pour un pieux rendez-vous. Ici je lis : " C'est demain Noël, et les lourdes affaires de ce monde ne me font pas oublier mes devoirs envers Dieu." Ailleurs : " Malgré tout mon désir de vous voir, je n'ai pas voulu aller troubler vos méditations. Mais je veux vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre de m'entendre dimanche, jour de la Pentecôte."

Le maréchal arrivait à la minute, se confessait dans la chambre du P. Ravignan, et se rendait aussitôt à la chapelle de la maison, où il entendait la messe et communiait.

Voici un de ses épanchements de cœur au sujet de son changement de vie : " Ma résolution n'a pas fail-

li. Je sens chaque jour davantage les bienfaits de la religion ; mon âme s'élève vers Dieu pour le remercier avec ferveur de la grâce infinie qu'il m'a faite. Mais dans ce torrent où je vis, au milieu des affaires, des exigences du monde, je n'ai pas assez de temps à donner à la méditation et aux lectures sérieuses. J'aurai bien besoin, mon Père, de l'indulgence et de la miséricorde de Dieu."

Sur les ordres de Son Excellence et pour son usage particulier, une bibliothèque de bons livres choisis par le P. de Ravignan, et une chapelle desservie par un aumônier furent installées au ministère de la guerre.

Durant les préparatifs de cette guerre d'Orient que le maréchal, héroïque dans la maladie comme dans le combat, voulait encore diriger en personne, le P. de Ravignan appela son attention sur l'organisation du service religieux dans l'armée expéditionnaire. Voici la belle réponse du généralissime : " Comment avez-vous pu penser un instant que je négligerais d'entourer les braves soldats de l'armée d'Orient de tous les secours et de toutes les consolations de la religion ? Je m'efforce de moraliser nos soldats, de faire pénétrer dans leurs cœurs les bons sentiments. Des soldats religieux seraient les premiers soldats du monde."

Un incident de cette correspondance valut au P. de Ravignan un moment de bien franche hilarité. Le religieux venait d'être député, comme nous l'avons dit, de Paris à Rome pour l'élection du nouveau général de la Compagnie. Le brave maréchal savait bien mieux son métier que le nôtre ; il s'imagina de la meilleure foi du monde que, dans la compagnie comme dans l'armée, on ne pouvait faire de plus aimable compliment que de pronostiquer à un simple soldat qu'il deviendrait général en chef. Les lignes qu'on va lire furent écrites à la hâte, et portent le cachet d'une inspiration toute spontanée ; c'est ici que le style est bien l'homme : " J'espère apprendre qu'à l'unanimité vous avez été nommé général. Les hommes s'agitent et Dieu les mène : Dieu vous mènera là où vous devez monter. Ici-bas, mon Père, chacun a sa place marquée. Mes pressentiments m'ont rarement trompé. Je perdrai vos précieux conseils et votre pieuse direction, mais je me consolerais en pensant au bien que vous ferez, et Dieu me viendra en aide. Bon voyage et bonne chance ! "

Cette fois, les pressentiments tombèrent à faux ; le P. de Ravignan fit bon voyage et eut la chance de n'être point élu. Le maréchal, qui tenait fort peu à la réputation de prophète, fut bien vite consolé quand le P. de Ravignan lui annonça en même temps son prochain retour à Rome et le magnifique cadeau qu'il avait obtenu pour lui du Souverain Pontife.

" Ce que Dieu fait est bien fait, répond-il aussitôt, et sa volonté ne se manifeste jamais sans raison. Je ne saurais vous dire comme je me sens heureux à l'idée de recevoir encore vos pieux conseils, dont j'ai tant besoin.

" Je suis confus de la bonté de notre Saint-Père ; je vous prie de mettre mon profond respect aux pieds de Sa Sainteté, et de lui dire que le pieux souvenir qu'elle veut bien me destiner sera mon talisman, mon appui et ma force dans les mauvais jours. J'en conserverai une éternelle reconnaissance."

Enfin l'heure de la guerre a sonné ; le maréchal saura bien, à chacune de ses stations jusqu'à la dernière, pour lui si glorieuse, trouver le temps de penser à Dieu et d'écrire à son guide dans les voies du ciel.

Il lui disait dans une lettre datée de 5 avril 1854 : " Je pars lundi, et je ne veux quitter Paris et la France sans jouir encore une fois de vos conseils, sans vous demander vos prières. J'ai bien besoin que vous m'aidiez près de Dieu pour obtenir son aide dans la grande entreprise dont il a permis que je sois chargé, et que lui seul peut me donner la force de mener à bien. Sans l'aide de Dieu on ne fait rien, et je mets ma confiance dans sa miséricorde et dans la protection qu'il accorde à la France. Je compte avant mon départ vous demander une heure et remplir mes devoirs de chrétien."

Le 25 du même mois, en s'embarquant à Marseille, il écrivait encore au P. de Ravignan : " Je pars avec une confiance entière. Il n'est pas possible que Dieu ne protège pas la France dans une circonstance aussi grave, aussi solennelle. Je suis convaincu que tout le monde fera son devoir, plus même que son devoir. Nous combattons pour une cause juste. Espérons donc, mon Révérend Père, et donnez-nous votre bénédiction."

Le 20 juin il écrit de Constantinople :

" Dans quatre jours je pars pour Varna, où je vais établir mon quartier général et où toute l'armée sera réunie le 5 juillet. Du 10 au 15 je marcherai sur les Russes. Priez Dieu, mon Père, qu'il soit favorable à nos armes. Je mets ma foi en lui et j'invoque son appui, sans lequel il n'y a rien de possible. Il m'a déjà donné une grande preuve de sa bonté en me rendant la santé ; aujourd'hui il faut qu'il protège la France, et je le prie chaque jour pour cela. Adieu ; je me recommande à vos prières."

Enfin, un dernier bulletin, encore tout entier de la main du maréchal, est daté du quartier général à Oldfort-Crimée, le 18 septembre ; je le transcris :

" Mon Révérend Père, j'ai reçu ce matin même votre bonne lettre datée de St. Acheul, le 20 août, et je ne perds pas un instant pour vous remercier de vos vœux chrétiens et de vos prières ; elles ont été exaucées du Très-Haut. Depuis le 14 je suis débarqué heureusement en Crimée avec toute l'armée qui est superbe et dans les meilleures dispositions. Le débarquement s'est fait au milieu des cris répétés de *Vive l'Empereur !* et c'est à ce même cri que nous briserons demain les colonnes russes qui nous attendent à l'Alma, et ne m'empêcheront pas de m'établir sous Sébastopol le 22 ou 23 au plus tard.

“ Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout. Aussitôt que j'aurai planté le drapeau français à Sébastopol, j'irai demander à la France un repos complet, qui m'est devenu indispensable.

“ Adieu, mon Révérend Père ; priez pour nous et croyez à mes sentiments de respectueuse affection.”

Le lendemain, le maréchal, recelant déjà dans son sein de poignantes et mortelles douleurs, marchait sur les Russes, les culbutait, et le surlendemain il passait du champ de bataille sur son lit pour mourir en chrétien. Et n'avait-il pas assez vécu ? La religion et la gloire l'assistèrent à l'heure suprême. La Mer Noire, témoin naguère d'un tout autre appareil, vit un vaisseau rapporter la dépouille du vainqueur de l'Alma, et la patrie se mit à préparer un triomphe funèbre.

Le R. P. de Ravignan, sous le coup de cette nouvelle, accablante comme un désastre, écrivit à l'épouse en deuil qui allait conduire elle-même à travers les mers le triste convoi. Que sa lettre, si consolante et si glorieuse pour la mémoire du général mort en héros chrétien, soit dans cette histoire un dernier monument élevé par l'amitié du prêtre à la religion du guerrier !

“ Madame la maréchale,

“ Les regrets et les larmes de l'armée, de la France, se confondent avec les vôtres. Me permettez-vous d'y joindre le respectueux hommage de ma douleur et de ma sympathie ? D'autres parleront du caractère ferme et généreux, du courage et du génie militaire, de l'étonnante énergie du maréchal. J'aime mieux, Madame, en ce moment, ne me rappeler que la partie la plus pure de sa gloire, et qui fut, après Dieu, votre ouvrage : il était chrétien. Dans voire immense amertume et sous le poids de cette irréparable perte, vous pouvez et vous devez au moins dire que vos prières, vos exemples avaient amené cette grande âme à la plus franche profession de la religion et à l'accomplissement de tous les devoirs qu'elle impose. Vous savez avec quelle fidélité chevaleresque il vint recevoir le pain des forts avant son départ de Paris ; il m'écrivait de Marseille, à la veille de s'embarquer, qu'il s'appuyait avec confiance sur le secours de Dieu, sans lequel on ne peut rien. La maladie le pressait de ses angoisses, elle l'accompagnait dans son admirable entreprise. Dieu voulut un double triomphe : la victoire de nos armes et la mort d'un héros chrétien, enseveli, pour ainsi dire, dans sa gloire.

“ Reposez-vous, Madame, dans cette pensée : cette âme ne vous a quitté que pour un temps. Vous l'aviez donnée à Dieu, il l'accepte et la reprend préparée et sanctifiée par vos pieuses influences. Vous la retrouverez un jour ; il n'a fait que vous devancer dans la voie que vous lui aviez ouverte. Ses sentiments de foi et d'espérance chrétienne sont les vôtres :

ils vous soutiendront ; ils vous conduiront jusqu'au terme.

“ Mais, je le sens bien, votre douleur vous accable ; il semble que rien ne puisse l'adoucir. Pardonnez-moi d'avoir osé vous en parler. Vous daignerez comprendre le besoin de mon cœur : je pleure la mort d'un ami ; il m'a fallu vous le dire, en vous rappelant ce que vous saviez assez, que Dieu est le refuge et l'appui des âmes affligées.

“ Mes prières et mes regrets suivent les restes précieux du maréchal. Dès que je saurai votre retour, je m'empresserai d'aller vous porter mes profonds et douloureux hommages : daignez les agréer, Madame la maréchale, avec l'expression du dévouement le plus respectueux et le plus inaltérable.”

Le maréchal, en qui venaient de revivre la valeur et la foi des Turenne et des Condé, avait, par ses conseils et ses exemples, puissamment contribué à réveiller dans notre armée un esprit de christianisme et de générosité chevaleresque, qui réjouit la France catholique et étonna l'Europe, habituée dans nos camps à d'autres mœurs, depuis les conquêtes de la République, née du siècle de Voltaire. L'image de la Vierge avait été arborée sur le vaisseau amiral de la flotte qui ramenait en Orient les fils des anciens croisés ; sa médaille et son scapulaire décoraient la poitrine de ces braves qui marchaient au combat, bénis par les prêtres du Dieu dont leurs pères, soixante ans auparavant, avaient renversé partout les temples et profané les autels. Le gouvernement, secondant le zèle de l'Eglise, avait demandé lui-même pour cette expédition des anémôniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs religieux de la compagnie de Jésus.

R. P. DE PONTLEVOY.

Les Examens à la Congrégation de N.-Dame.

La *Minerve* et l'*Ordre* ont donné de justes éloges aux brillants examens qui ont eu lieu dans les deux pensionnats des Sœurs de la Congrégation à Montréal et à Villa-Maria, l'antique demeure des Gouverneurs du Canada, le 6 et le 9 de ce mois.

Il est inutile de redire ce qui a été si bien raconté et de rappeler ce que déjà tout le monde connaît.

On sait que la partie musicale de ces examens a fait autant d'honneur au talent bien connu de M. Brauneis et des maîtresses de musique, qu'aux progrès des élèves de ces deux maisons.

Que la partie dramatique dans le martyre de Ste. Agnès et de Ste. Catherine, et dans les dialogues français et anglais, n'a manqué ni de grâce, ni de force, ni de vérité, ni de naturel, ni d'intérêt.

Que la partie littéraire a offert, dans les compositions françaises, anglaises et italiennes, des pages aussi touchantes qu'élégantes et harmonieuses.

Que l'exposition des ouvrages de goût, de couture, de broderie, de dessin et de peinture, a fait l'admiration des connaisseurs dans tous les genres.

Ainsi, l'éclat de ces Fêtes et la satisfaction générale justifient fort bien l'estime et la confiance accordées aux pieuses et habiles Directrices de cette Institution, par tous les rangs de la société dans le pays et par les familles les plus distinguées à l'étranger.

C'est un fait que Sa Grandeur Mgr. de Cydonia a parfaitement mis en relief à Montréal, en rappelant que la Congrégation, à toutes les époques de notre histoire, avait toujours su se maintenir au niveau des besoins sans-cesse croissants de l'éducation des enfants de la haute société comme de celle des enfants du peuple.

Nous n'avons rien à ajouter à ce bel éloge. Avant de clore cet article, nous relevèrons deux circonstances de ces examens qui méritent l'attention des amis sérieux de l'éducation de la jeunesse.

La première est la présentation de témoignages d'honneur, de satisfaction et de mérite, accordés, sous le nom de *Diplômes*, aux élèves graduées par la Rde. Mère Supérieure de la Congrégation.

Une telle récompense vaut mieux que les prix qu'elles ont reçus. Un prix couronne une année de travail, un succès dans une faculté; mais le Diplôme est une distinction qui rend hommage à un travail soutenu, à une conduite irréprochable, à des progrès et à des succès persévérants dans toutes les branches de l'enseignement, depuis l'entrée de l'élève au Couvent jusqu'à sa sortie. Cette distinction, qui ne s'accorde pas indistinctement à toute élève qui termine son éducation, est donc un puissant moyen d'encouragement et d'émulation pour l'étude et la conduite, son introduction au pensionnat est un progrès notable et digne d'éloges. Tout le monde l'a ainsi compris, et l'attention profonde avec laquelle la lecture en a été écoutée le prouve avec avantage.

Les élèves graduées qui ont obtenu ce Diplôme sont, à Montréal: Mlle. Perrin, Mlle. Regnaud, Mlle. Clarke, de cette ville, et Mlle. Brinn, de Troy, N. Y.

A Villa Maria, Mlle. Drummond, Mlle. McCulloch, de Montréal, et Mlle. Benedict, de Troy, N. Y.

La seconde circonstance que nous avons à mentionner est la traduction en anglais, de la *Vie de Mlle. Le Ber*, faite par une élève graduée de Villa Maria et présentée par elle, en manuscrit, au Rvd. M. Faillon, le jour de l'examen.

Pour apprécier le mérite de ce travail de longue haleine, il faut savoir que c'est une œuvre de *délassements*, faite en des moments de loisirs, sans nuire à la marche régulière des études journalières, fort étendues comme on peut s'en convaincre par la lecture du prospectus de l'établissement.

Nous dirons encore que ce genre de délassement n'est pas le propre d'une seule pensionnaire, que les *Lettres du Père de Géramb* sur l'Eucharistie, et la *Vie de la Sœur Bourgeois* ont été traduites de la même manière par des élèves de Monkland et de Montréal. Voilà des travaux qui feraient honneur aux pre-

mières institutions du vieux monde, avec lesquelles la Congrégation est du reste toujours en rapport. Car une maison, qui sait inspirer à de jeunes intelligences, des goûts aussi sérieux, offre à toutes les familles une haute garantie pour l'avenir des Demoiselles qui lui sont confiées, parce qu'une jeune personne qui sait s'occuper, et s'occuper sérieusement, surtout si elle est solidement pieuse, est à l'abri de mille et mille dangers, et saura se rendre utile quelque soit la mission que la Providence lui confie.

Ce qui nous amène à conclure avec le Rvd. M. Faillon, à Villa Maria, que toutes les familles du pays, doivent s'estimer heureuses d'avoir reçu du ciel un Institut, chargé de suppléer à leurs propres obligations dans l'éducation de leurs enfants, qui sont ce qu'elles ont de plus cher et de plus précieux. Un Institut auquel elles peuvent donner toute leur estime et toute leur confiance, un Institut à l'histoire et au progrès duquel se rattachent l'histoire, la gloire et le bonheur de toute les familles canadiennes.

Histoire Naturelle.

Oiseaux aquatiques, domestiques, etc.—Merveilles de l'histoire des Oiseaux.—Oiseaux voyageurs.

Le poisson volant dont nous avons parlé à la fin de notre numéro précédent, en s'élançant dans les airs, nous y fait apercevoir un nouveau monde, de nouveaux êtres, de nouvelles formes, une nouvelle décoration: *le monde des oiseaux*. Les *écailles* sont remplacées par des *plumes*; un *bec* prend la place des *dents*; aux *nageoires* succèdent des *ailes* et des *pieds*; des poumons intérieurs et d'une autre structure font disparaître les ouies: le silence qui régnait jusqu'alors dans la nature est banni, et dans plusieurs espèces, rempli par des chants les plus mélodieux.

Il en est de ces nouveaux êtres, tel que le cygne, l'oie, le canard, que l'on voit à peine quitter l'humide élément, dont la voix du Créateur les a fait maître, tranquille au milieu des orages, ils luttent contre les vents, badinent avec les vagues, sans avoir de naufrage à redouter. Navigateurs nés, leur corps est bombé comme la carène d'un vaisseau, le cou qui s'élève sur leur poitrine éminente en est comme la proue, leur queue courte et ramassée en pinceau semble être le gouvernail, leurs pieds palmés sont de vraies rames, enfin le duvet fin, épais et verni d'huile, qui revêt tout le corps, est une sorte de goudron naturel qui les défend contre l'impression de l'eau. Au milieu de cet élément si agité, leur vie est paisible, ils s'y jouent, s'y ébattent, y plongent et repaissent avec des mouvements agréables. Ils y rencontrent leur subsistance encore plus qu'ils ne la cherchent; aussi leurs mœurs sont-elles en général innocentes et leurs habitudes pacifiques, ils attendent l'homme pour lui donner leur duvet et leurs plumes, et même accourent à sa voix.

Ailleurs, c'est la poule domestique qui nous avertit

qu'elle vient de récompenser notre hospitalité d'un œuf frais. Entendez-vous tureluter dans le bocage le rossignol solitaire ? Il fait retentir de sa voix les échos d'alentour, et s'il s'aperçoit que vous prêtez l'oreille, voilà qu'il s'anime, qu'il compose, qu'il exécute sur tous les tons : il va du sérieux au badin, d'un chant simple au gazouillement le plus bizarre, des tremblements et des roulements les plus légers à des soupirs tendres, languissants et lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle.

Dans notre admiration, nous supposerions à ce chantre de la nature une taille majestueuse, un plumage brillant, un regard superbe. Eh bien ! loin de tout cela, le rossignol est d'une chétive apparence, d'une couleur fort commune, et d'un regard timide.

On dirait vraiment que, parmi les oiseaux, Dieu se plaît à départir ses dons les plus parfaits à ce qu'il y a de plus humble. Comparez le rossignol au paon, et jugez de la différence ; n'est-ce pas l'orgueil à côté de l'humilité ?

Mais voici l'aigle, le roi des airs, et par la grandeur et la force de son courage, sa vue perçante et la rapidité de son vol ; il pose son nid sur des rochers inaccessibles, regarde le soleil fixement, s'élève par-dessus les nues, et de là fond sur sa proie, qu'il découvre dans la plaine. Des petits, nourris de sang et de carnage, sont-ils en état de voler, il les chasse de son aire et de ses alentours, il les force d'aller conquérir un emploi ailleurs : images de ces peuples fiers et hautains, barbares et cruels, auxquels il fut donné de conquérir les autres.

Bien différentes de l'aigle, sont la colombe et la tourterelle, emblèmes toutes les deux d'une âme chaste, simple, douce, aimante et fidèle. La colombe ne vit que pour son époux et pour ses enfants. La tourterelle, quand elle a perdu le sien, n'en souffre pas d'autre, mais passe le reste de ses jours dans le veuvage et la solitude.

Quelle leçon pour bien des veuves !

Qui n'admirerait encore dans les oiseaux les prodiges de tendresse maternelle qu'ils déploient, les soins qu'ils se donnent pour trouver et apprêter convenablement la nourriture à leurs petits, leur dévouement, leur industrie pour les sauver dans le péril. La poule, d'un naturel gourmand, ne garde rien pour elle ; tout est pour ses poussins ; pendant qu'ils mangent, elle veille à leur sûreté ; sont-ils repas, elle les rassemble et les réchauffe sous ses ailes : un ennemi apparaît-il tout-à-coup, si fort qu'il soit, elle court à l'encontre, les plumes hérissées, l'attaque à grands cris avec le bec et les ongles, prête à mourir pour sauver ses petits.

Devenu mère, l'oiseau le plus stupide est brave et intelligent. On a vu une mère dont un serpent dévorait les petits, picoter la tête de ce serpent avec son bec.

La poule d'Inde se promène avec sa couvée ; soudain elle jette un cri, et les petits, de tomber par terre sans

mouvement, et de faire les morts ! On s'étonne d'un pareil spectacle, lorsqu'on entrevoit, au haut des nues, un vautour à la serre cruelle, que l'œil vigilant de la mère avait aperçu tout d'abord. Le danger est-il passé, elle pousse un nouveau cri, et aussitôt les poulets se relèvent, accourent à la mère, en battant des ailes en signe de joie. La perdrix se montre plus rusée encore : un chasseur, un chien approchent-ils de la jeune famille, aussitôt le père jette un cri particulier, se met à voler en traînant de l'aile ou à courir en boitant pour engager plus facilement le chien, ou le chasseur à le poursuivre : bientôt après, la mère s'envole d'un autre côté, mais plus rapidement et plus loin. A peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur le champ retrouver à la course ses poussins blottis, chacun de leur côté, dans les herbes, et, avant que le chien détourné par la ruse ait eu le temps de revenir, elle les emmène au loin.

Quelle leçon encore ici pour bien des pères et des mères !

Autre merveille ! Il y a des oiseaux qui restent toujours avec nous ; il en est quelques-uns, tels que les bécasses, qui nous quittent au printemps, pour revenir avec les frimats ; mais le plus grand nombre nous quitte à l'automne, pour revenir au printemps. Les cailles s'en vont en Afrique ou dans le sud de l'Amérique ; les hirondelles dans d'autres pays. Qui donc leur apprend qu'il est ailleurs des climats plus doux ? Quel géographe leur enseigne la route ? quel astronome leur a dit que le soleil qui s'éloigne de nous se rapproche au printemps ?

Qui leur a commandé de se réunir en troupes et de partir tous, au même signal ?

Qui, enfin, a donné aux grues cet admirable gouvernement qui mériterait de servir de modèle.

Chez elles, il y a une certaine police et milice naturelle ; chez l'homme, elle est forcée et servile. Chez les grues, la garde se monte toutes les nuits, avec une exactitude volontaire et non commandée : vous y voyez disposées des sentinelles ; et tandis que leurs compagnes reposent, d'autres font la ronde et veillent à ce qu'on ne tende pas quelques embûches. Chacune s'emploie avec un soin infatigable à la sûreté commune : son heure de veiller est-elle accomplie, a-t-elle fait son devoir, elle se dispose au sommeil après avoir donné un signal pour réveiller une autre qui dort, et à qui elle remet son poste. Cette autre l'occupe aussitôt volontairement, la douceur du sommeil qu'il lui faut interrompre ne la rend ni revêche, ni paresseuse, elle remplit dignement son devoir, et le service qu'elle a reçu, elle le rend avec une exactitude et affection égales. Là, nulle désertion parce que la volonté est libre. Elles observent le même ordre en volant, et allègent tout le travail par le moyen que chacune se charge de la conduite à son tour. Une est en avant pour fendre l'air, à la tête d'un bataillon qui suit en triangle : a-t-elle fait son temps, elle se retire à la queue, et laisse à la suivante la charge de conduire la troupe.

Le travail et l'honneur sont communs à tous, la puissance n'est pas un privilège que s'arrogé le petit nombre, mais par une espèce de sort volontaire, elle passe successivement à tous. Quoi de plus beau ? n'est-ce pas là le type de la république primitive, et le modèle d'une cité libre ?

Rosa des Buissons ou Rose Eglantine.

On reconnaît cet élégant arbrisseau à ses tiges hautes, lisses, vertes, divisées en rameaux allongés, flexibles, armés d'aiguillons épars, comprimés, crochus ; à ses feuilles composées de cinq ou sept folioles ovales, plus ou moins aiguës, finement dentées, d'un noir brillant en dessus, d'une teinte plus pâle en dessous. Les fleurs sont d'un blanc rosé, solitaires, portées sur des pédoncules courts et sans duvet.

La Rose des buissons est la fleur de prédilection du docteur Roques. Rien de beau pour lui comme cette rose.

J'avais quitté la ville, dit-il, je parcourais, par une belle matinée de juin, la fraîche vallée de Cernay ; une pluie douce et féconde, tombée pendant la nuit, avait rafraîchi la campagne. Les bois, les prairies, les bords des ruisseaux étaient encore tout brillants de rosée ; je respirais les parfums du vallon, sous un ciel pur et serain, j'admirais la nouvelle parure des chênes, des ormeaux et des érables ; mais les herbes modestes de la prairie recevaient surtout mon hommage. Là, point de symétrie, point d'entraves, nulle trace des efforts de l'art ; la simplicité, la grâce, la fraîcheur, voilà les ornements que la nature leur a faits en les semant de sa main libérale. Je cueillais la *Menthe* suave, la *Marguerite* au disque d'or, aux rayons argentés. Le vert *Cresson* me rappelait ses vertus bienfaisantes ; le *Thymme* souriait en distillant son arôme pour les laitages nouveaux.

Je dirige mes pas vers le village voisin, séduit par le doux murmure d'un ruisseau qui semble me dire : viens te reposer sur mes bords, je peux rafraîchir tes lèvres brûlantes ; ne crains rien, mon onde est pure comme le jour. J'alimente ces petites cascades qui plus bas vont charmer ton oreille : écoute, tu dois déjà les entendre. Doux murmure ! tu fais encore aujourd'hui battre mon cœur. Je jette à peine un coup d'œil sur les beaux étangs qui couvrent la vallée, tout mon amour est pour ces jolies plantes qui me livrent leurs fraîches corolles ; je suis heureux et tranquille au milieu d'elles. Tout près de mon petit ruisseau s'élevaient d'épais buissons d'où s'exhale une odeur enivrante. Que vois-je, c'est le *chèvre-feuille* qui s'enlace avec la *Rose sauvage* et forme des guirlandes dont les teintes brillantes s'harmonisent avec la douce verdure des gazons. O charmant langage des fleurs !... Vous qui détestez les discordes civiles, qui aimez les champs et les lieux paisibles ; vous, surtout, dont la santé languit, dont les forces s'épuisent, venez respirer avec moi la

fraîcheur du matin ou les parfums du soir. Vous vous sentirez renaître auprès de ce ruisseau ; toutes ces fleurs qui couvrent la prairie charmeront vos regards, ranimeront votre courage ; ces beaux érables vous donneront un vaste ombrage, et la douce mélodie des oiseaux fera palpiter votre cœur de joie et d'espérance. Vous admirerez tous ces jolis arbustes dont l'image tremblante se réfléchit dans l'onde, vous voudrez cueillir ces festons si frais, si purs, offerts par le *chèvre-feuille* et la *Rose des buissons*.

C'est la *Rose sauvage*, la rose toute simple, la rose de l'homme des champs, du chasseur fatigué, de la jeune fille, des enfants et des petits oiseaux ; c'est le sourire de l'innocence ; son parfum est fugitif et doux comme les rêves d'une tranquille nuit. Ce n'est point la rose dont Anacréon ornait ses cheveux blancs, ni la rose que tous les poètes ont chantée et qui a un peu vieilli dans les vers ; ce n'est pas non plus la rose que les Romains et autres peuples *amollis par le luxe* ont profanée dans leurs repas, dans leurs débauches. Notre rose ne recherche ni la pompe, ni les grandes fêtes, ni les boudoirs ; moins belle, moins brillante que sa sœur, la rose des jardins, elle charme l'œil, récrée l'esprit sans enivrer le cœur.

Mais qui pourrait dédaigner une belle rose ? La rose réunit tout ce que la nature a de plus frais, de plus gracieux, de plus séduisant ; c'est le chef-d'œuvre de la création. Son parfum se mêle au souffle de la jeune vierge, comme aux accents d'une voix ravissante ; elle préside à nos concerts, à nos fêtes ; elle nous sourit sans cesse, elle nous console dans nos chagrins, et lorsque notre raison s'égaré, elle nous arrête en nous faisant sentir ses épines.

Notre simple rose se plaît aux bords des eaux, sous la pâle verdure des saules ; mais elle ne craint pas d'éclorre dans un désert, et de s'y parer de ses fraîches guirlandes ; elle aime surtout le chant des oiseaux ; elle mûrit pour leur servir de pâture, et lorsque ses fruits deviennent sucrés et vermeils, elle les appelle, elle convie leur nombreuse famille, qui se rafraîchit, se délecte et gazouille, au milieu des buissons.

Légende poétique de la Rose Eglantine.—Dans certaines contrées de la France, et particulièrement en Lorraine, la *Rose églantine* est le sujet d'une poétique légende que nous nous plaisons à reproduire ici.

Une jeune fille venait de mourir ; son âme errait autour de la demeure paternelle ; elle ne pouvait se décider à quitter, même pour le ciel, les champs et les riants bocages qu'elle avait tant aimés. Touché des regrets de cette âme si jeune, son Ange Gardien lui apparut, et lui demanda en quelle fleur elle voulait être transformée. "Choisis," lui dit-il, tu habiteras les jardins, les bois ou la prairie ; et passant en revue toutes les fleurs de la contrée ; veux-tu être une *tulipe* ? Non, répondit-elle, car la tulipe est sans parfum. Un *lys* ?—Il s'élève trop au-dessus

des autres fleurs.—Une brillante rose ?—Non, non, reprit soudainement la jeune fille ; et, s'il m'était permis de choisir, je voudrais être une simple *Eglantine*.—Quoi ! lui dit l'Ange étonné, tu choisis une fleur sauvage, qui naît dans les buissons, vit et meurt sans être admirée ? Soit, dit la jeune fille, je vivrai inconnue, mais j'ornerai la haie de l'enclos qui borde la maison de mon père ; mon parfum embaumera l'air qu'il respire, et mes douces couleurs caresseront ses yeux ; chaque soir, j'entendrai sa voix, et je serai l'emblème du seul amour que le temp et l'absence ne détruisent pas.

Il est beau de s'oublier soi-même pour secourir les autres.

Un des messieurs les curés de Paris a fondé récemment un asile pour recueillir les orphelins pauvres de sa paroisse. Ces jours derniers il descendait de chaire, après avoir éloquemment imploré l'assistance de ses ouailles pour mener à bonne fin sa charitable entreprise, et il rentrait à la sacristie, quand une femme, dont la mise annonçait la modeste condition, se présente à lui et lui demande la faveur de l'entretenir en particulier. Le bon curé, pressé par d'autres occupations plus importantes, et présumant d'ailleurs que l'entretien demandé ne pouvait être qu'une de ces confidences douloureuses auxquelles ses fonctions pastorales l'exposent chaque jour, le bon curé, disons-nous, se hâte de porter la main à sa poche pour y chercher quelques pièces de monnaie, et s'adressant à la bonne femme :

—Mon enfant, lui dit-il, je suis très-occupé en ce moment ; je ne puis écouter le récit de vos misères, auxquelles je compatis du reste de tout mon cœur. Venez me voir une autre fois, nous causerons à l'aise, et en attendant veuillez accepter ma petite offrande qui vous aidera à subvenir à vos besoins les plus urgents.

—Moi ! monsieur le curé, reprit aussitôt la pauvre femme singulièrement émue, moi ! demander l'aumône ! Vous faites erreur ; je ne suis point venu vers vous pour recevoir, mais pour donner au contraire. Je sors d'entendre votre touchant appel à la charité de vos paroissiens et je m'empresse de mettre à votre disposition, pour l'entretien de votre orphelinat, un petit héritage de 8,000 francs qui vient de m'écheoir et dont je ne saurais faire un meilleur usage. On comprend la stupéfaction du curé, refoulant, à ces mots dans le fond de sa poche la modique aumône qu'il venait d'en extraire, et fixant ses yeux déjà humides sur la généreuse ouvrière qui s'oubliait ainsi pour songer aux souffrances des autres.

—Comment, ma chère fille, répondit le sage pasteur à cette proposition inattendue, comment avez-vous pu penser un seul instant que j'accepterais un sacrifice au-dessus de vos forces ? La religion nous recommande de partager avec les pauvres notre superflu, et non notre nécessaire. Vos intentions sont louables assu-

rement, mais votre bon cœur s'exagère ses devoirs. Gardez, en toute sécurité de conscience, le modeste patrimoine que vous envoie la Providence, usez-en selon vos stricts besoins, et ne disposez en faveur du prochain que de ce qu'il vous sera possible de retrancher sur vos minces revenus, sans tomber vous-même dans le dénuement que vous êtes si désireuse de faire cesser chez les autres. Je manquerais à toutes mes obligations d'honnête homme et de directeur spirituel des fidèles confiés à ma garde, si je ne modérais votre zèle que j'admire, mais qui dépasse les prescriptions de l'Eglise et les règles naturelles de la prudence humaine.

—Ainsi, monsieur le curé, ainsi vous refusez mon offrande, dit, en essuyant deux grosses larmes qui coulaient lentement sur ses joues, la brave et digne femme, aussi surprise que confuse de l'obstacle imprévu qui entravait son impatiente générosité. Vous me refusez, et j'étais si heureuse d'avoir quelque chose à vous offrir ! J'ai 400 francs de rentes, c'est plus qu'il ne m'en faut pour vivre. Cet héritage est vraiment pour moi du superflu, cet argent va dormir sans profit et sans gloire ; j'aurais été bien fière, je vous assure, de le voir engagé dans une de ces bienfaisantes entreprises dont les dividendes se paient en belle monnaie au sein du paradis. Que ne suis-je riche, hélas ! que ne suis-je riche ! alors vous ne dédaigneriez pas mon humble concours, et je pourrais au moins participer à vos bonnes œuvres.

En disant ces mots, interrompus par de nouvelles larmes, l'intéressante femme se disposait à se retirer ; mais le digne pasteur, cédant lui-même à l'attendrissement qui l'envahissait de plus en plus, la retint aussitôt près de lui, et bénissant Dieu tout haut des merveilles que sa grâce opère dans le cœur des humbles et des petits.

—Mon enfant, s'écria-t-il, vous me procurez en ce moment une des plus douces joies que j'aie jamais ressenties ; l'Ange de la charité parle vraiment, par votre bouche, et je dois obéir à vos vœux. Dieu me garde de vous humilier davantage en vous laissant croire que la bienfaisance n'est permise qu'aux riches ! Vous êtes riche, mon enfant, plus riche que Salomon dans toute sa magnificence ; vous avez la parure inestimable de ce lis des champs si bien décrit dans les livres saints. La simplicité d'intention, les parfums de la compassion chrétienne, la sève généreuse des cœurs aimant le sacrifice, voilà des trésors qui surpassent ceux de la terre. Oui, vous êtes riche, et vous pouvez donner toute votre fortune aux pauvres ; mais votre générosité ne saurait m'interdire une reconnaissance proportionnée à vos largesses. Puisque vous vous oubliez ainsi vous-même, il est juste que je songe à vous à votre place. Je recevrai la somme que vous daignez m'offrir ; mais à dater de ce jour vous êtes l'enfant adoptive de cette paroisse ; jamais rien ne manquera de mon vivant et après moi à celle qui n'a pas craint de se priver de

tout pour secourir de touchantes infortunes, pour m'aider à remplacer, sous un toit protecteur, auprès de pauvres orphelins délaissés, les parents qu'elles ont perdus, et la famille dont l'absence devient un dommage pour leurs âmes, comme elle est une douloureuse privation pour leurs corps, privés de tous les soins nécessaires au jeune âge.

Voilà un assaut de désintéressement et de vraie charité qui vaut bien les assauts glorieux de nos vaillantes phalanges ; voilà les bulletins de la grande armée du devoir, qui est loin d'être en France au bout de ses conquêtes et de ses victoires.

C. HEBRARD.

Un des avantages de la ponctualité.

On sait combien Napoléon 1^{er} aimait la ponctualité : cette vertu, sans laquelle il n'y a point d'administration possible, était aussi soudainement et aussi largement à l'Empereur que les hauts faits militaires.

Un jour, Sa Majesté fait venir dans son bureau un chef de division d'un de ses ministères.

—Monsieur Daru, lui dit-il, voici un travail qu'il me faut dans trois jours.

—Sire.....

—Je sais que c'est impossible, mais il me le faut ; mettez quatre jours, et n'en parlons plus.

Le chef de division salua et se retira, ne sachant où donner la tête. Cependant il se mit à la besogne, qu'il ne quitta ni jour ni nuit, mangeant la plume à la main, sans quitter son bureau, et à la fin du troisième jour il était au cabinet de l'Empereur.

Napoléon était absent : le chef de division dépose son travail sur une table et s'assied. Mais rompu et accablé de fatigue, ce moment de repos le livre sans résistance au plus profond sommeil, et ce sommeil durait encore quand l'Empereur rentra.

Napoléon ne voit que ce qui l'intéresse, s'empare de son travail accompli et passe sans bruit dans une pièce voisine.

Tandis que l'Empereur examine le travail, le sommeil du chef de division se prolonge ; enfin l'examen minutieux et approfondi terminé, il rentre dans son cabinet : le chef de division dormait toujours. Forcé pourtant de lui parler, l'Empereur tousse, remue un meuble, et le dormeur réveillé de se confondre en excuses.

—Savez-vous depuis combien de temps vous dormez, mon cher ?

—Sire.....

—Depuis deux heures, rien que cela.....

—Votre Majesté daignera.....

—Taisez-vous donc ; je parie que vous avez rêvé. Vous avez rêvé, j'en suis sûr, que vous étiez ministre. Eh bien ! prenons que je ne vous ai pas éveillé, et préparez-moi l'ordonnance qui vous appelle au

ministère..... à moins que vous ne soyez trop fatigué.

Mais le comte Daru crut pouvoir ajouter ce petit surcroît à sa fatigue, et l'ordonnance parut le lendemain au *Moniteur*.

Des Théâtres.

A MM. les Éditeurs de l'*Echo*,

J'aurais bien désiré vous envoyer un nouveau travail pour faire ressortir de plus en plus les graves dangers des théâtres ; n'ayant pu m'en occuper pour le moment, permettez-moi de transcrire ici la *péroraison* du *Traité* que le profond Tertullien a composé *contre les spectacles*.

Cet ouvrage, un des plus justement célèbres de cet homme de génie, est écrit avec une verve incomparable. Il y ramène toute la discussion à ce point de vue : *Qu'est-ce que le chrétien ? Qu'est-ce que le théâtre ?* Ces deux questions, mises en regard, montrent l'incompatibilité de l'esprit chrétien avec les plaisirs profanes et dangereux des théâtres.

Voici cette *péroraison* qui n'a peut-être rien de comparable dans toute l'antiquité profane :

Il vous faut des plaisirs : eh ! dès à présent n'en trouvez-vous pas sur la route de la vie ? Ingrat ! vous n'êtes pas satisfait de ceux que la main d'un Dieu vous dispense avec profusion ? Mais quelle source plus féconde de voluptés saintes que d'avoir été appelé à la connaissance de la vérité, à la révélation de vos erreurs, au pardon des péchés que vous avez commis ?

Quel plaisir plus délicieux que de mépriser le plaisir même, de s'élever au-dessus de tout ce qui tient au siècle ? que de jouir d'une liberté vraie, du témoignage d'une conscience pure, d'une vie pleine et innocente, de ne redouter pas même la mort, de fouler sous ses pieds les dieux des nations, de mettre en fuite les démons, de vivre pour Dieu ? Ce sont là les plaisirs du chrétien, les spectacles purs, sans relâche, et qui ne lui coûtent rien : voilà pour vous les jeux du *cirque* et les nobles exercices de votre pèlerinage.

Comptez, et le temps qui s'écoule, et l'espace qui s'échappe, transportez-vous au terme de votre course ; éveillez-vous, allez vous ranger sous l'étendard de votre Dieu.

Debout, chrétien ! vois l'Ange qui sonne de la trompette ; voici le moment du combat et du triomphe ; la palme du martyr brille à tes yeux. Tu veux de la *science* : en voici, et qui doit satisfaire en toi la noble passion d'apprendre. Voici des *hymnes* et des *sentences* ; (1) voici des trésors de poésie et d'éloquence, puisés, non dans les fictions, mais au sein de la vérité.

Il te faut des épreuves et des combats ; ils ne te manqueront pas, ils t'entourent. Vois l'impudicité vaincue par la continence ; l'incrédulité ébranlée par la foi ; la barbarie soumise par la miséricorde ; le libertinage dompté par la modestie ; telle est l'*arène* où s'exerce le chrétien, où il triomphe, où il reçoit la couronne.

(1) Tertullien fait ici allusion aux hymnes qui se chantaient dans les chœurs et aux sentences des Mimes, des poètes tragiques et comiques.

Que si tu demandes des *spectacles sanglants*, le sang de Jésus-Christ coule encore.

Te parlerai-je d'une *pompe* qui ne se fera pas longtemps attendre, de l'arrivée du Seigneur annoncée par tant de signes incontestables, dans tout l'éclat de la gloire et du triomphe le plus magnifique?—Contemple ces légions d'AnGES empressés autour de lui; tous les Saints ressuscités pour l'immortalité, et le règne des justes commencé pour ne finir jamais, une Jérusalem nouvelle qui s'élève. Mais voici encore d'autres *scènes* qui s'ouvrent à tes regards. Ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, jour du dernier jugement, qui viendra inopinément pour les nations, les surprendre au milieu de leurs dérisions impies, où jaillera un feu qui dévorera dans un même incendie et les antiques monuments du globe, et les créations récentes de la main des hommes. Alors quel *spectacle*! quelle vaste *scène*! quels objets et quel contraste faits pour exciter tout à la fois la surprise et l'admiration, la joie et la risée.

Tous ces potentats que l'on nous disait être les citoyens du ciel, gémissant au fond des ténébreux abîmes avec leur Jupiter et ses complices; tous les persécuteurs du nom chrétien tombés de leurs tribunaux de sang pour brûler dans un feu bien plus dévorant que les flammes des buchers allumés contre leurs victimes; à leur suite, ces sages, ces philosophes, en présence de leurs disciples condamnés aux mêmes supplices que leurs maîtres, associés à leur éternelle confusion; et les poètes trainés aux pieds, non de leur Minos ou de leur Rhadamante, mais aux pieds de Jésus-Christ; frémissant, palpitant de honte et de douleur....

Ils le verront ce fils du charpentier, ce destructeur du Sabbat, ce Samaritain, ce possédé du démon, ce Jésus trahi par Judas, outragé, insulté, chargé de coups, couvert de crachats infâmes, abreuvé de fiel et de vinaigre, alors établi juge suprême des vivants et des morts. Oh! ce *spectacle*, ce triomphe, nous en jouirons, nous, sans en avoir l'obligation à la libéralité d'un Prêtre ou d'un Consul. Nous en jouissons dès maintenant par l'espérance et par la foi, qui en anticipent la consolante *représentation*.

Et quel sera le *dénouement du drame*? Des béatitudes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit de l'homme ne concevra jamais.

Voilà, ce me semble des *spectacles* bien autrement intéressants que tous nos *circus*, nos *théâtres* et nos *décorations*.

Est-ce là, cher lecteur, de l'éloquence, de cette éloquence qui semble tombée du ciel, ou qui du moins s'échappe avec l'impétuosité du torrent, d'un cœur profondément ému? Quelle vigueur, quelle héroïque magnanimité de sentiments et de langage! C'était aux pieds des échafauds que Tertullien écrivait ces lignes, qu'on a quelquefois imitées, mais qu'on n'a pas encore rendues dans tout ce qu'elles ont de beautés originales.

Admirable désintéressement d'un Artiste.

L'illustre peintre Murillo mettait la dernière main à un de ses chefs-d'œuvre, l'Annonciation de la Vierge, lorsqu'il reçut la visite du duc de Médina-Sidonia, l'un des plus riches Seigneurs de l'Espagne. Le duc, grand amateur de peinture en même temps que connaisseur, fut frappé de la beauté de cette composition remarquable, et proposa à l'artiste de la lui céder pour une somme considérable.

—Je ne le puis, Seigneur, répondit le peintre, cette toile est promise.

—Et qui donc sera assez riche pour vous la payer? reprit le peintre. Nommez-moi l'acquéreur de ce chef-d'œuvre.

—Le couvent des capucins de Séville, répliqua Murillo.

—Les capucins! exclama le duc; mais ils sont pauvres comme Job! Quelle somme vous ont-ils promise?

—Douze cents réaux, répondit froidement l'artiste.

—Douze cents réaux (trois cents francs), pour un tableau dont je pourrais vous donner douze cents écus d'or!... Vous n'y pensez pas, Murillo....

—Si fait, répartit le grand peintre; mais les arts ne seraient pas dignes de leur origine céleste, si leurs productions ne servaient qu'à orner les palais des heureux et des puissants de la terre. Il faut que l'étable de Bethléem ait ses splendeurs comme les salons des publicains et des grands d'Espagne.

Peu de jours après, le 15 février 1663, Murillo remettait aux moines de Séville l'Annonciation, et employait les 1,200 réaux qui en étaient le prix à acheter des vases sacrés pour l'humble capucinière, ajoutant ainsi au monument de son génie un acte de désintéressement et de charité.

Nous accusons réception de la belle Cantate de M. Smith, Organiste de St.-Patrice. Les vers et la musique sont bien inspirés et en font une vraie pièce de circonstance.

Nous avons déjà parlé des éloges que méritait la lecture de M. Mousseau sur deux victimes des troubles de 37-38; aujourd'hui nous avons à remercier M. Plinguet de nous en avoir envoyé des exemplaires que nous mettrons au Cabinet de lecture où chacun pourra les lire.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, Boite 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne chez M. Jean Thibaudeau, au Cabinet de Lecture paroissial, rue Notre-Dame, et chez MM. Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.